

Jonah Blank, *Mullas on the mainframe : Islam and modernity among the Daudi Bohras*

Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 2001, 408 p. (bibliogr., index, illustr., annexes)

Aminah Mohammad-Arif

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/assr/1973>

DOI : 10.4000/assr.1973

ISSN : 1777-5825

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 octobre 2004

Pagination : 53-158

ISBN : 2-222-96754-6

ISSN : 0335-5985

**Référence électronique**

Aminah Mohammad-Arif, « Jonah Blank, *Mullas on the mainframe : Islam and modernity among the Daudi Bohras* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 128 | octobre - décembre 2004, document 128.9, mis en ligne le 16 novembre 2005, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/1973> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.1973>

---

spirituelle et individuelle, et ce quel que soit leur état de vie. Les instructions données dans les ouvrages de direction spirituelle ou de piété visent un auditoire « unisexe », la modestie constituant une vertu à laquelle l'ensemble des chrétiens sont appelés.

Dans la deuxième partie, l'A. insiste tout particulièrement sur l'amélioration de la condition féminine due à l'Église qui dès la fin du XVII<sup>e</sup> contribue à l'alphabétisation des filles, s'oppose aux vocations comme aux mariages forcés, et offre aux religieuses une voie d'émancipation paradoxale (thèse développée par Claude Langlois pour les congrégations à supérieure générale au XIX<sup>e</sup> siècle). Par contraste, M.B. met notamment en évidence l'importance des considérations d'ordre patrimonial pour rendre compte du sort fait aux femmes. Ainsi l'attachement aux vœux solennels et à la clôture (imposée aux religieuses par le concile de Trente) est-il fort dans les familles des moniales, par crainte de voir ces dernières revendiquer une part d'héritage.

La troisième partie, consacrée aux gens d'Église face aux femmes, entre plus directement dans le vif du sujet. L'A. décrit différentes formes possibles de relations de connivence entre les clercs et les femmes, notamment à l'occasion de la fondation d'un ordre ou d'une communauté (à l'image de Jeanne de Chantal et de François de Sales). L'intervention des hommes d'Église dans les communautés de religieuses, est indispensable au quotidien, à la célébration des sacrements, tout particulièrement de l'eucharistie et de la confession. Cependant, l'action des confesseurs et autres directeurs spirituels est entourée d'importantes précautions. Ainsi la nécessaire distance entre les corps se trouve matérialisée par l'emploi désormais systématique du confessionnal (inventé au XV<sup>e</sup> siècle) dont la grille évite même aux regards de se croiser.

L'analyse des différents modes de résistances féminines (chap. XIII) apparaît comme le chapitre dont la lecture est la plus stimulante. Les abbesses et autres supérieures de congrégations sont détentrices d'un véritable pouvoir dont l'exercice peut se trouver renforcé par un important capital social lorsqu'elles sont issues d'influents familles de l'aristocratie. Cependant, comme le montre l'issue du conflit opposant l'abbesse de Jouarre à l'évêque de Meaux, Bossuet, cette autorité se trouve bornée par le charisme de fonction des hommes jouissant des prérogatives que leur a conférées l'ordination. La catégorie des dévotes vivant seules ou en communautés, brouille l'ordre social destinant les femmes soit au mariage, soit au couvent. Le rôle de ces « folles de Dieu » est important dans

la catéchèse et l'enseignement des femmes les plus modestes, jeunes ou moins jeunes. La figure de la mystique dont le charisme personnel fondé sur une révélation individuelle et une communication directe avec le divin, constitue une menace pour l'institution catholique. Les clercs se trouvent en effet court-circuités dans leur rôle d'intermédiaire et leur charisme de fonction contesté, à une époque où l'idée d'une intervention directe de Dieu dans la vie des individus est loin d'être disqualifiée. Le statut de ces femmes telles que Benoîte Rencurel, souvent illettrées et non soumises aux règles et à la clôture d'un couvent, effraie d'ailleurs tout autant le pouvoir civil que les autorités ecclésiastiques.

M.B. s'aventure à quelques remarques touchant au contemporain. On peut ajouter qu'il n'est plus possible aujourd'hui (du moins en Occident) de dire que la doctrine chrétienne en matière de salut tranche avec la misogynie ambiante. Le contraste est au contraire saisissant entre l'affirmation du principe d'égalité des sexes dans les différentes sphères de l'activité sociale, d'ailleurs reconnu par l'Église dont les autorités réaffirment régulièrement « l'égalité dignité de l'homme et de la femme » dans le monde, et le souci en interne de préserver un exercice très largement masculin du pouvoir. La *Lettre aux évêques de l'Église catholique sur la collaboration de l'homme et de la femme dans l'Église et dans le monde*, émanant de la Congrégation pour la doctrine de la foi et signée par le Cardinal Ratzinger, en constitue la plus récente illustration.

Si certaines références sont faites à la psychanalyse, on peut regretter que les apports de la sociologie et de l'anthropologie soient peu pris en compte.

Le présent ouvrage, bien documenté et au ton nuancé, s'inscrit dans la lignée des travaux de Claude Langlois sur le « catholicisme au féminin » dont il ne partage pas pour autant la portée conceptuelle.

Céline Béraud.

128.9

BLANK (Jonah).

**Mullas on the Mainframe: Islam and Modernity Among the Daudi Bohras.** Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 2001, 408 p. (bibliogr., index, illustr., annexes).

*Mullas on the Mainframe: Islam and Modernity Among the Daudi Bohras* de J.B. est la première étude d'envergure réalisée par un chercheur extérieur à cette communauté,

habituellement très secrète sur son fonctionnement interne.

L'auteur commence par présenter l'histoire de la communauté, dont l'évolution fort complexe fut marquée par des schismes successifs. Les Bohras Daudis sont des chi'ites ismaéliens issus de la branche *musta'li* qui commença par se développer au Yémen. À partir du XI<sup>e</sup> siècle, des missionnaires se rendirent en Inde, dans le Sind puis surtout au Gujarat où ils réussirent à convertir des populations essentiellement *vaishya* (caste marchande). C'est elles que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de « Bohras ». Au XVI<sup>e</sup> siècle, les dirigeants s'implantèrent définitivement en Inde, où se trouve depuis son quartier général. Un dernier grand schisme se produisit à la même époque entre les partisans d'un certain Daud d'une part, de Sulaiman de l'autre. Les premiers, largement majoritaires (90 %), qui constituent l'objet de l'étude de J.B., deviendront les Daudis, tandis que les seconds seront connus sous le nom de Sulaimanis.

Pendant le règne des Moghols (eux-mêmes sunnites), les Bohras Daudis firent occasionnellement l'objet de persécutions. La période britannique leur fut plus favorable. Plusieurs d'entre eux profitèrent de la colonisation pour quitter au XIX<sup>e</sup> le Gujarat et se rendre à Bombay, ville cosmopolite et en pleine expansion économique. Peu concernés par la grande crise identitaire traversant les musulmans de l'époque qui acceptaient mal la perte de leur pouvoir au profit des colons britanniques, les Bohras s'engagèrent plus volontiers que les autres musulmans, voire que les autres Indiens, dans les nouveaux secteurs du commerce introduits par les Européens. C'est aussi l'époque où Taher Saifuddin, le père du chef actuel, lança une politique de modernisation de la communauté, encourageant l'éducation et l'adoption de maintes coutumes, pratiques et technologies occidentales. Aujourd'hui, la communauté Bohra est principalement concentrée en Inde (pour les deux-tiers) et au Pakistan et compte près d'un million de fidèles.

L'A. examine ensuite très en détails les rituels des Bohras, de la naissance à la mort, en passant par les fêtes religieuses. La plupart ressemblent plus ou moins à ceux des autres musulmans, chi'ites en particulier. J.B. montre que les Bohras partagent avec les musulmans du monde entier un lit dans tous les rituels, les mariages et les enterrements ne pouvant par exemple être célébrés sans son autorisation et sa bénédiction. L'A. souligne aussi le fait que tout

comme chez les autres musulmans du sous-continent indien nombre des rites sont influencés par l'hindouisme. Il explore ensuite la parenté et le statut des femmes, tous deux symptomatiques, selon lui, du fait que les Bohras naviguent sans cesse entre tradition et modernité. À titre d'exemple, les femmes doivent forcément se voiler mais elles sont aussi connues pour avoir un niveau d'instruction bien plus élevé que la plupart des autres musulmanes, voire des autres Indiennes. Pour conclure cette partie proprement ethnographique, l'A. dépeint l'aristocratie des Bohras, son mode de vie et sa mainmise absolue sur l'ensemble des affaires de la communauté.

J.B. s'attache dans la partie suivante à démontrer pourquoi et comment le clergé bohra est parvenu à exercer une telle hégémonie, tant spirituelle que politique, sur l'ensemble de la communauté. Pour comprendre ce phénomène, écrit-il, il faut remonter à la tradition fatimide des imams vivants qui gouvernaient comme des califes et qui, autrement dit, détenaient à la fois les pouvoirs spirituel et politique. Par ailleurs, sur le plan théologique, les Ismaéliens (qu'ils soient bohras ou disciples de l'Aga Khan) voient le Coran comme un texte contenant des interprétations allégoriques cachées. Aussi l'enseignement de l'imam vivant est-il crucial pour comprendre les textes sacrés. Chez les Bohras, même les plus dévots des fidèles doivent être obligatoirement guidés par un maître agréé par le leadership pour explorer les textes ésotériques. C'est donc cet accès privilégié, voire exclusif, aux doctrines théologiques secrètes qui a permis au chef suprême d'asseoir son autorité sur la communauté. Par-delà cet aspect, il jouit d'un charisme personnel exceptionnel dont le seul autre exemple comparable chez les musulmans est celui des maîtres soufis. Cette hégémonie du leadership, s'efforce de démontrer l'A., a facilité la promotion de valeurs modernistes inspirées tout autant de l'islam (de la pensée ismaélienne classique en particulier, ouverte aux influences extérieures) que de l'Occident. Les outils de la modernité (technologie et moyens de communication modernes, Internet en particulier) ont été utilisés à diverses fins : ils ont permis de renforcer la cohésion communautaire, mais ils ont également servi à renforcer le contrôle du leadership sur les fidèles. C'est ainsi qu'a été mis au point un système de cartes d'identité (vert, jaune, rouge sur le modèle des feux de signalisation occidentaux) qui permet de surveiller et d'évaluer l'orthopraxie des membres. Ceux qui ne se plient pas à un minimum des injonctions décréées par l'autorité religieuse ne possèdent pas de cartes ; ils sont en principe excommuniés, ce qui signifie qu'ils sont non seulement exclus des

lieux de culte, mais qu'ils ne peuvent ni se marier au sein de la communauté, ni même être enterrés selon les rites bohras ; enfin, ils sont soumis à un ostracisme social qui leur interdit la moindre communication avec des fidèles respectant les obligations imposées par le leadership. J.B. montre toutefois que certains parviennent à se soustraire au contrôle des dirigeants, en particulier dans les grandes villes, et ne sont donc pas frappés d'excommunication. Surtout, il souligne que le leadership, tout en exerçant une autorité absolue, s'efforce d'avoir une approche réaliste pour déterminer ce qui est acceptable par la communauté et ce qui ne l'est pas.

Dans le chapitre suivant, l'A. examine la politique d'islamisation lancée par le chef suprême actuel, Muhammad Burhanuddin, à partir de 1979. Cette date coïncide avec la révolution iranienne (rappelons que les Bohras sont des chi'ites même s'ils ne sont pas duodécimains à l'instar de l'écrasante majorité des Iraniens), ce qui signifie que celle-ci aura exercé une influence sur le leadership même si elle n'explique pas à elle seule les réformes entreprises. C'est surtout pour enrayer la tendance des fidèles à s'assimiler à la société indienne que Burhanuddin introduisit son programme d'islamisation. Par ce biais, il visait d'une part à consolider l'identité bohra en la rendant « ostensiblement » distincte de celle des autres musulmans, de l'autre à faire partager aux Bohras un sens universel de piété islamique. Pour étayer cette affirmation, l'A. donne deux exemples particulièrement significatifs : le voile (obligatoire) des femmes porté d'une manière si particulière qu'il les distingue forcément des autres musulmanes et la barbe des hommes taillée de façon tout aussi unique. Plus que des signes religieux, le voile et la barbe apparaissent donc comme des marqueurs identitaires permettant de différencier les Bohras des autres (y compris des autres musulmans) et de renforcer la cohésion communautaire. Mais en même temps, le voile comme la barbe constituent des symboles visibles et puissants de la réislamisation des musulmans à travers le monde, au-delà des appartenances sectaires. Le leadership a également lancé des réformes économiques, imposant notamment le paiement d'un grand nombre de taxes obligatoires, avec un double objectif : renforcer le pouvoir des dirigeants et financer la politique d'islamisation.

J.B. consacre le chapitre suivant à l'éducation, le domaine, selon lui, qui illustre le mieux la double préoccupation du leadership de moderniser et d'islamiser simultanément la communauté. Grâce à la politique du chef suprême précédent, Saifuddin, qui accorda une large

place à l'éducation, les Bohras forment aujourd'hui une communauté particulièrement instruite. Son successeur, Burhanuddin, a établi un réseau de madrasas bohras de haut niveau, où coexistent un enseignement laïque moderne et une instruction religieuse plus traditionnelle. Cette politique a été délibérément adoptée par le leadership conscient du fait que c'était la seule façon d'empêcher les meilleurs éléments de la communauté de se tourner vers les écoles laïques privées. En offrant une éducation de très bonne qualité, souligne l'A., les dirigeants bohras ont évité la fuite des cerveaux qui affecte la plupart des autres communautés indiennes et pakistanaises.

Dans le dernier chapitre, J.B. évoque la question des dissidents. Ils sont peu nombreux mais ont réussi à faire entendre leurs critiques virulentes contre le leadership sur la place publique indienne. Ils ont aujourd'hui pour chef de file l'un des chercheurs et journalistes, travaillant sur les musulmans indiens, les plus connus, Asghar Ali Engineer. Ils dénoncent en particulier l'excommunication dont sont victimes les membres récalcitrants de la communauté, la mauvaise utilisation des fonds communautaires, et enfin la monopolisation du pouvoir par la famille du chef suprême. Plus fondamentalement, les orthodoxes et les dissidents s'opposent sur la question de la laïcité : les premiers ont une vision holiste en vertu de laquelle le religieux et le temporel sont inextricablement liés, alors que les seconds opèrent une distinction entre le spirituel et le séculier. Les relations entre les deux groupes sont tellement tendues, voire violentes, qu'elles ont des relents schismatiques même si rien pour l'heure n'indique une évolution dans ce sens.

Dans sa conclusion, l'A. revient sur ce qu'il a essayé de démontrer tout au long de son étude, à savoir que les Bohras ont combattu les dangers représentés par l'occidentalisation et la modernité en utilisant les outils mêmes de la modernité occidentale. Par le biais de la modernité et sous la conduite d'un leadership à l'autorité absolue, ils ont réifié leurs propres traditions et leur identité. Bien qu'il essaye d'y remédier dans la conclusion, l'A. cède parfois à la tentation d'opposer défavorablement les autres musulmans aux Bohras de façon un peu schématique, et cela afin de mieux mettre en valeur la communauté étudiée et son usage de la modernité. Il s'agit néanmoins d'un ouvrage remarquablement documenté, bien écrit et très vivant, dans lequel J.B. manie d'une main d'expert les outils de l'anthropologie sociale et de la sociologie religieuse.

Aminah Mohammad-Arif.